

## **La question des langues dans l'Église roumaine au cours de l'histoire\***

par Ernst Chr. SUTTNER

L'Église de Roumanie est située depuis son origine au point de rencontre de l'Orient et de l'Occident, ce qui lui valut une histoire agitée et de nombreuses mutations. Dans une continuité certes ininterrompue, mais parfois difficile à percevoir, elle tire ses origines de la vieille chrétienté latine de la « Romania » orientale. Grâce à quelques évêchés de langue grecque situés sur les bords de la mer Noire, cette région a vu les débuts de l'Église roumaine.

Du fait de la division administrative de l'Empire romain sous l'empereur Dioclétien, l'Église roumaine se constitua d'abord sur la bordure orientale de la partie occidentale de l'Empire. Mais avec le temps celle-ci tomba sous l'influence culturelle de la capitale de l'Empire d'Orient. Elle devint, de fait, une sorte d'avancée occidentale de l'Empire d'Orient. C'est la principale raison pour laquelle dans la vie ecclésiale roumaine les vieilles traditions latines ont été avec le temps presque ensevelies. Les Daces et les Illyriens établis sur le Danube inférieur avaient été colonisés par les Romains dans l'antiquité et leurs descendants, les Roumains, n'ont jamais renié cette romanisation, mais ils sont le seul peuple roman que l'on ne puisse entièrement classer dans le bloc occidental.

Le déclin de l'Empire romain entraîna l'envahissement de la Roumanie par de nombreux peuples : les Germains de l'est et les groupes de population qui les accompagnaient, des tribus slaves, et finalement les Turcs. La frontière entre l'Europe occidentale et l'Europe orientale fut

\* « Sprachenvielfalt in der Theologie der Rumänen », texte paru en allemand dans *Der christliche Osten*, Würzburg, 1994/5, pp.254-261. Ernst Chr. Suttner est maintenant rédacteur en chef de la revue *Ostkirchliche Studien* publiée par les Pères augustins de Würzburg. Nous remercions vivement la Fraternité Saint-Elie de Montbard, qui a créé un lien avec les monastères de Roumanie, et qui a publié une traduction de cette conférence dans la revue *Mikhtav*, de nous avoir autorisés à l'utiliser pour en donner connaissance à nos lecteurs.

plusieurs fois déplacée et la plupart du temps traversa en plein milieu la patrie des Roumains. L'Autriche a maintenu longtemps cette division de la région de colonisation roumaine en deux parties très différentes. Il n'est donc pas étonnant qu'il y ait eu beaucoup de mutations dans la vie ecclésiastique des Roumains.

## I

Ces mutations ont eu un impact profond sur la langue utilisée dans la liturgie et dans les écrits théologiques. Un examen philologique de la langue roumaine prouve sans aucun doute que les ancêtres des Roumains étaient des chrétiens latins et que l'influence des évêchés grecs situés au bord de la mer Noire ne fut que minime sur le développement de la vie ecclésiastique dans la Romania orientale. Car, comme on peut le constater en ouvrant un simple livre de prières roumain, un catéchisme élémentaire ou un texte explicatif des dix commandements de Dieu, le vocabulaire de la langue roumaine utilisé pour la catéchèse populaire sur les vérités fondamentales de la doctrine chrétienne de la foi et de la morale, et pour la traduction des commandements les plus importants, a été formé à partir de racines latines. En outre, les concepts théologiques décisifs, nécessaires à la traduction en roumain du symbole de Nicée-Constantinople, sont d'origine romane, ainsi que ceux qui furent nécessaires pour prêcher au peuple les enseignements des conciles œcuméniques d'Ephèse et de Chalcedoine. Ainsi, dans toute la période pendant laquelle dans la patrie des Roumains les empereurs romains détenaient le pouvoir d'ordre, l'enseignement ecclésiastique fut donné en latin (voire dans la langue romane orientale en usage).

Aucun mot issu de racine grecque ou slave n'est nécessaire pour traduire en roumain les passages décisifs concernant la divinité de Jésus-Christ dans le symbole de Nicée-Constantinople : « Fiul lui Dumnezeu Unul-Nascut, Care din Tatal S-a nascut mai înainte de totii vecii : Lumina din Lumina, Dumnezeu adevarat din Dumnezeu adevarat, nascut iar nu facut, Cel de o fiinta cu Tatal, prin Care toate-au facut ». Si nous lisons la traduction roumaine de la confession de la divinité du Saint-Esprit non pas dans la forme en usage aujourd'hui dans l'Église orthodoxe roumaine, mais dans le mot à mot traditionnel de l'Église roumaine unie, nous découvrons que la langue roumaine n'a pas besoin de recourir à des mots issus d'une racine grecque ou slave : « Si întru Spiritul Sfânt, Domnul de viata Facatoruh carele de la Tatal purcede, cela ce impreuna cu Tatal si cu Fiul este inchinat si marit ».

Le mot « treime » qui désigne la Trinité est roman. On traduit avec des termes romans la formule classique de saint Basile : « O fiinta si trei

persoane», le passage décisif du concile d'Éphèse, «Nascatoare de Dumnezeu». Il en est de même de tous les concepts nécessaires pour prêcher au peuple chrétien l'enseignement de Chalcédoine: «firea dumnezeiasca» «firea omeneasca» et «o persoana in doi firele». Pour ce qui est du mot «grâce» dont la catéchèse chrétienne élémentaire ne peut se passer, l'Église orthodoxe roumaine utilise certes de nos jours le mot «har» emprunté au grec; mais les livres liturgiques de l'Église roumaine unie ont pour cela le terme «dar».

Dans l'Église de la Romania orientale, qui eut un théologien de l'importance d'un Nicéas de Remesiana, on était en mesure de présenter au peuple ce que la théologie chrétienne contemporaine enseignait de manière «agréable au goût» - c'est-à-dire en langue romane - et par une catéchèse visant à l'y ancrer de telle sorte que, non seulement le contenu de l'enseignement, mais aussi la terminologie romane correspondante, reste enracinée pour toujours.

## II

L'occupation slave inaugura dans la patrie des Roumains une longue période sur laquelle nous ne disposons pas de sources écrites. Lorsqu'après des siècles il y eut de nouveau des mémoires écrits, l'élite intellectuelle du pays utilisa le slavon d'Église. C'est au cours de cette époque sombre, au sujet de laquelle nous ne pouvons que faire des suppositions, faute de sources écrites, la langue liturgique et culturelle du slavon d'Église des Bulgares et des Serbes devint usuelle chez les Roumains. A ce moment-là, les Roumains adoptèrent également les livres ecclésiastiques que l'on avait traduits du grec dans les centres culturels de langue slave. C'est alors que les Roumains sortirent du domaine culturel occidental de l'Europe pour se développer dans le domaine culturel oriental européen.

Quant au vocabulaire roumain utilisé pour exprimer les dogmes de l'Église ancienne on peut montrer, comme il a déjà été exposé, que dans les premiers siècles les Roumains faisaient partie de la chrétienté latine et avaient des maîtres parlant latin. Les Roumains reçurent, lors de leur assimilation dans le monde culturel oriental de l'Europe, un héritage liturgique, dogmatique et canonique. Du fait qu'il existe dans la langue ecclésiastique roumaine un riche vocabulaire avec des racines slaves, on peut montrer de la même manière, en prenant pour exemple le vocabulaire des Roumains, que ce furent des maîtres de langue slave qui leur inculquèrent les éléments de la culture byzantine ecclésiastique. Pour parler en langue roumaine de l'héritage culturel reçu de Byzance, on a en effet besoin de nombreux mots de racine slave, mais aussi de certains mots de racine

grecque, quand le slavon utilise également un mot grec pour rendre le concept en question.

Lorsque les Roumains, pendant la période sombre de leur histoire, furent intégrés dans le monde byzantin, le slavon devint pour eux langue de culture, comme le latin, à peu près à la même époque, en Allemagne. Ici comme là-bas, le peuple chrétien conserva sa propre langue pour ses simples besoins catéchétiques. Les vérités spirituelles qui, dans l'antiquité tardive, avaient déjà été rendues accessibles aux ancêtres des Roumains en langue romane ont été de ce fait transmises jusqu'à ce jour par les Roumains sous le couvert d'un vêtement linguistique roman. Mais lorsque plus tard des maîtres de culture slave leur transmirent un nouveau savoir, le vocabulaire nécessaire pour parler de ces sujets en langue populaire ne fut plus formé à partir de racines romanes : des maîtres de langue slave, on conserva en même temps que le savoir le vocabulaire slave correspondant. La langue théologique roumaine fut ainsi enrichie d'éléments non romans. C'est pourquoi nous rencontrons en roumain le cas particulier d'une certaine correspondance entre l'histoire de la théologie et de la liturgie, et la stratification philologique du langage théologique.

### III

Pour une partie des Roumains, de nouvelles transformations s'annoncèrent après la christianisation de la Hongrie et l'option prise alors en faveur de l'Occident, les Hongrois ayant fait passer sous leur influence le Nord de la région de colonisation roumaine. Il faut garder en mémoire que, dans la communauté européenne des États au début du Moyen Age, l'appartenance à l'État nation n'était pas déterminée par la langue maternelle ou par l'origine tribale, mais par le loyalisme à l'égard du souverain et par l'approbation du droit, de la culture et de la religion de l'État. Les Roumains de Transylvanie, en particulier dans les classes supérieures, se sont facilement assimilés à la nation hongroise en se tournant vers la culture latino-occidentale de l'État hongrois. Toutes les possibilités étaient ouvertes à ceux qui faisaient ce choix. De fait, des figures parmi les plus importantes de l'histoire hongroise, comme le chef militaire Jean Hunyadi et son fils Mathias Corvin, un des plus remarquables rois de Hongrie, étaient d'origine roumaine. Des humanistes d'origine roumaine, comme Wikolans Glahus (en roumain Nicolae Romonul), l'archevêque de Gran et primat de Hongrie (1553-1568) et Mikai Csaki (en roumain Mikail Valahul), sous le règne d'Isabelle et Jean Sigismond Zapolya, chancelier de Transylvanie et partisan décidé de la Réforme, occupèrent en Hongrie des postes influents.

De même que les personnages cités plus haut, beaucoup d'autres « arrivistes » issus du clergé roumain de Transylvanie revinrent alors, sous l'influence hongroise, au latin de leurs ancêtres, et firent leurs études dans cette langue, qui était à l'origine la langue de culture habituelle en Hongrie. Après l'écllosion de la Réforme qui prêcha dans la langue populaire, le hongrois trouva sa place ainsi que le roumain. L'ouverture à d'autres horizons culturels fut ainsi accompagnée de mutations linguistiques.

#### IV

Les conséquences historiques de la défaite ottomane devant Vienne en 1683 eurent des répercussions encore plus importantes sur la formation théologique des Roumains.

Au seuil du XVIII<sup>e</sup> siècle, non seulement la force d'expansion du royaume ottoman était brisée, mais les souverains turcs durent céder des territoires qui étaient depuis longtemps partie intégrante de leur empire et où ils veillaient jusqu'alors à réduire le plus possible l'influence culturelle occidentale. Mais la force de l'Autriche ne fut cependant pas suffisante pour arracher au joug de la domination turque la libération de tous les territoires européens à population chrétienne, comme on l'avait espéré dans l'enthousiasme suscité par les premiers succès. Après quelques tiraillements, les Carpathes devinrent pendant une longue période la frontière entre l'Autriche et le Royaume ottoman. Les Roumains, dont la patrie est traversée par cette chaîne de montagnes, s'orientèrent vers l'Europe centrale, ou s'intégrèrent plus étroitement au monde des traditions occidentales. Les deux royaumes avaient intérêt à s'attacher très fortement ces régions frontalières et à les influencer.

La Transylvanie visait au rattachement de l'Église roumaine à l'Europe centrale par une union de ses diocèses avec l'Église d'État de l'Empire des Habsbourg. Les Roumains de Transylvanie, en se tournant vers l'Occident, ne se détournèrent pas des traditions spirituelles qui leur étaient communes avec les Roumains établis de l'autre côté des Carpathes. Mais ils quittèrent définitivement l'usage d'exprimer en langue slave leur héritage liturgique et culturel. Ils firent du roumain la langue unique de leur liturgie : ce furent encore les membres de l'Église unie qui adaptèrent l'alphabet latin à leur langue et initièrent l'évolution qui conduisit à l'orthographe roumaine actuelle. Leur système éducatif aidé par Vienne leur apporta également la connaissance de la langue allemande. Les possibilités qui leur étaient offertes, en tant que catholiques, de faire des séjours d'études en Italie permirent une nouvelle

prise de conscience des racines romanes de la langue et de la culture originelles des Roumains. Les coryphées de la « Scuola Ardeleana », qui s'était développée au siège épiscopal de l'Église unie à Blaj, avaient la possibilité d'exprimer leurs positions théologiques et leur érudition en roumain, en latin, en allemand, en italien, et en hongrois. Ce sont là des clés pour le processus d'intégration des Roumains aux temps modernes.

A cette époque le serbe devint également une langue importante dans la vie ecclésiastique des Roumains de Transylvanie. Une partie d'entre eux se refusa à toute union avec les catholiques. Après une période difficile qui débuta en 1739 avec la perte pour l'Autriche de la petite Valachie et avec le tracé définitif de la frontière dans les Carpathes, l'impératrice Marie-Thérèse permit que, sous la surveillance archiépiscope exercée par le métropolite serbe de Viarlavitz, les orthodoxes de Transylvanie aient leurs propres évêques, nommés par lui, voire par son synode. Chez les Roumains de Transylvanie, l'influence serbe qui provenait de la période slave de leur Église dans les siècles passés dura jusqu'à la fondation de la Métropole orthodoxe roumaine de Transylvanie qui fut organisée dans les années soixante du XIX<sup>e</sup> siècle. Depuis sa création, cette Métropole rivalise d'enthousiasme avec l'Église unie pour tout ce qui est roumain.

Lorsque les Carpathes devinrent la frontière entre le Royaume ottoman et l'Autriche, la Sublime porte chercha à réprimer toute tentative d'autonomie dans les principautés de Moldavie et de Valachie. Certaines étaient devenues très fortes vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et avaient apporté un développement culturel qui n'amena certes pas la disparition totale du slavon d'Église et de la langue culturelle slave, mais les repoussa cependant très fortement au profit du roumain. C'est alors que débuta la période appelée « époque phanariote » et avec elle une hellénisation de la vie publique.

« Phanariote » est la désignation donnée à une riche aristocratie grecque dont les familles étaient établies autour du Phanar, résidence du patriarche œcuménique, et utilisaient le grec comme langue commune. Politiquement cette classe était intéressée à la survivance du grand Empire ottoman, parce qu'elle lui était redevable de sa richesse. Avec la disparition de la puissance militaire du Sultan et avec la croissance de leur propre richesse, son influence sur l'Empire ottoman s'accrut fortement dans le cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les phanariotes se présentaient au Sultan comme des candidats appropriés pour toutes les charges - laïques comme ecclésiastiques - accessibles aux chrétiens orthodoxes, dans le domaine de juridiction de l'Empire ottoman. Pendant plus d'un siècle, les princes de Moldavie et de Valachie furent élus parmi leurs familles. Leur période de règne ne durait jamais longtemps. Ils devaient acheter leur charge à prix

d'or et cherchèrent en quelques années à récupérer ces sommes au moyen de taux de crédit élevés. La courte période d'exercice de leurs fonctions et leurs grands besoins financiers les empêchèrent de pouvoir s'enraciner dans le pays et de représenter un danger pour la Sublime porte. Ils ne maîtrisaient pas la plupart du temps la langue du pays. Le grec devint langue administrative et langue de culture, et on continua à favoriser l'hellénisation en remettant également en des mains grecques beaucoup de revenus de l'Église et les hautes charges du clergé.

La biographie du (futur) métropolite Gabriel Banulescu-Bodoni permet de jeter une lumière caractéristique sur la situation de l'Église roumaine à l'époque phanariote. Il descendait d'une famille noble moldave, qui avait émigré et vivait en Transylvanie. Son père était né à proximité de la ville de Bistritsa en Transylvanie. Grégoire, l'Illuminateur - c'était le nom de baptême du métropolite - naquit également à Bistritsa. Il fréquenta tout d'abord une école de sa ville natale et entra à neuf ans à la « Normalschule » où il apprit le latin, l'allemand et le slavon. Plus tard nous retrouvons Grégoire dans des écoles de différentes villes hongroises. De 1771 à 1773, il étudia à l'académie de Vienne. Puis il se rendit pour trois ans environ chez les Grecs et fréquenta les écoles de Patmos et de Smyrne ainsi que Vatopedi, un monastère du mont Athos. Il fit connaissance avec les écoles d'Autriche et de Russie et celles des Grecs dans l'Empire ottoman, étudia les trois langues de culture de son époque et de son environnement (le latin, le slavon et le grec des livres ecclésiastiques), apprit plusieurs langues vivantes et acquit beaucoup d'expérience lors de ses voyages. En 1776, âgé de trente ans, il revint en Transylvanie et devint professeur. Mais il n'y resta pas pour longtemps. Il voulait retrouver la patrie de ses pères pour obtenir un poste dirigeant dans le clergé. Il dut retourner encore une fois chez les Grecs et apprendre en deux années passées à Patmos le grec parlé de ses contemporains phanariotes. C'est seulement lorsqu'il maîtrisa cette langue et fut capable de prêcher de manière convaincante en grec moderne qu'il put devenir prédicateur à la cathédrale de Iasi.

Alors que les Phanariotes représentaient l'élite des deux principautés du Danube et que la conduite des orthodoxes roumains de Transylvanie reposait dans des mains serbes, l'Église unie de Transylvanie - et c'était la seule Église roumaine dans ce cas - était capable de choisir dans ses propres rangs une classe dirigeante. Non seulement elle utilisait la langue roumaine en théologie et dans les domaines de la culture générale, mais, grâce au niveau élevé des érudits de sa « Scuola Ardeleana », elle encourageait à tous égards la culture roumaine. En revanche, un

développement culturel roumain original comme celui des orthodoxes roumains de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, n'eut pas lieu et se trouva alors réprimé jusqu'à ce que ceux-ci parviennent à se libérer de la tutelle des Phanariotes ou des Serbes.

## V

En 1775, l'Autriche occupa sans combattre le nord-ouest de la principauté de Moldavie, qui devint finalement un duché à part entière sous le nom de Bucovine. Czernowitz fut choisi pour capitale (en roumain Cernauti). L'évêché orthodoxe qui avait son siège à Radautz (en roumain Radauti) fut transtéré à Czernowitz. Déjà sous le règne de Joseph II, une œuvre de construction commença en Bucovine. L'empereur promulgua en 1786 une ordonnance pour la régulation du clergé, de l'Église et de l'enseignement dans la province de Bucovine et posa ainsi la base économique d'un essor de l'Église et du système d'enseignement. Car les biens de l'évêché et de tous les couvents furent rassemblés dans un fonds religieux et placés sous le contrôle de l'administration d'une fondation commune. On veilla à cette occasion à ce que les revenus de ces biens soient exclusivement pour l'Église et les écoles qui étaient, dans l'Empire des Habsbourg, affaire de l'Église.

Les administrations impériales portaient un vif intérêt au développement du système scolaire de la Bucovine et à l'élévation du crédit du clergé pastoral. Dès 1827, le gouvernement autrichien put construire à Czernowitz un grand séminaire, une faculté de théologie pour garantir au clergé orthodoxe de l'endroit la possibilité d'une formation de même niveau que celle du clergé catholique autrichien. Seuls des élèves ayant achevé leurs études au lycée y étaient admis. L'embauche des professeurs et le soin mis à conserver le niveau universitaire restèrent le fait du gouvernement. L'influence épiscopale sur la formation du clergé demeura cependant assurée, grâce à l'ouverture d'un internat pour les étudiants en théologie (un séminaire pour prêtres, comme dans les diocèses catholiques de l'Empire) sous la direction de l'évêque. Le financement était assuré par le fonds pour l'enseignement religieux. L'école supérieure de théologie se fit une bonne réputation. Au moment des fêtes du centenaire célébrant l'appartenance de la Bucovine à l'Autriche, une université fut fondée à Czernowitz, dont la faculté de théologie fut la source. Au seuil du XX<sup>e</sup> siècle, la Bucovine possédait un clergé de formation totalement universitaire, ce qui ne fut jamais réalisé, ni à la même époque, ni plus tard, dans aucune autre Église orthodoxe.

La faculté de théologie de Czernowitz, dont presque tous les

professeurs avaient à l'époque de leur formation fréquenté des universités de langue allemande et qui publiaient en allemand, en russe et en roumain, fut jusqu'à la fin de la monarchie danubienne l'unique faculté orthodoxe de théologie de l'Autriche-Hongrie. Les règles universitaires auxquelles étaient liées les facultés de théologie de l'espace linguistique germanique étaient également valables. Dans tout le monde orthodoxe, il n'existait pas de haute école de théologie qui puisse soutenir la comparaison avec l'Université de Czernowitz.

## VI

Lorsque la vie universitaire commença à se développer dans le royaume de Roumanie, l'influence du français était grande, ce qui s'explique par la parenté linguistique. Beaucoup d'universitaires roumains avaient fait leurs études en France. La vie intellectuelle française avait une forte influence sur la Roumanie, et beaucoup d'érudits roumains publiaient également en français. De ce fait, la langue roumaine se trouva enrichie grâce aux connaissances culturelles de ces mêmes Roumains, car beaucoup de concepts des sciences modernes qui jusqu'alors n'existaient pas encore en roumain furent empruntés au français. Ce fut bien évidemment le cas aussi dans le domaine théologique. Comme la vie moderne provoque une diffusion des connaissances, beaucoup de ces termes spécialisés du domaine théologique empruntés au français firent leur entrée dans la langue des communautés ecclésiales (dans la catéchèse populaire et dans le langage de la prédication). Comme pour les termes romans remontant aux origines de l'Église roumaine et pour les expressions du Moyen Âge formées à partir de racines slaves, les termes spécialisés empruntés au français ne sont pas seulement utilisés par les théologiens roumains mais ils ont fait aussi leur entrée dans la langue roumaine elle-même.

Il reste encore à indiquer que dans les dernières décennies, plusieurs théologiens roumains - que ce soit au service de la communauté œcuménique, ou au service pastoral pour les émigrants et leurs descendants - ont appris aussi à se servir de la langue anglaise.

Celui qui veut acquérir une vue d'ensemble complète sur la littérature théologique créée par les Roumains doit être véritablement polyglotte.